

Comprends-tu ça ?

« C'est comme ton ombre que tu regardes pensant que c'est toé
Mais c'est pas toé ... Comprends-tu ça, comprends-tu ça ? »

Cet extrait d'une chanson de Charlebois m'est venu quand on m'a demandé d'écrire ce texte sur *Mind The Gap* de Delphine Hébert. Au départ, j'avais crû à un simple dispositif de caméra cachée qui transmettait les images des personnes qui discutaient ou circulaient aux abords de la grande porte ouverte de l'exposition. Voire peut-être une caméra de surveillance ? Peut-être aussi un clin d'œil aux vols récents d'œuvres de jeunes artistes à Québec. C'était réducteur et de premier niveau. Il fallait chercher ailleurs. Aller bien au-delà des contestations convenues des systèmes de sécurité pour saisir l'importance de ce projet de fin de bac.

Mince espoir du côté du respect de la vie privée. Ces personnes défilaient à l'écran à leur insu. Je le savais bien, y ayant probablement aussi figuré puisque j'avais passé quelques minutes dans le secteur en question sans avoir eu à donner mon consentement à un quelconque tournage. Cet angle d'analyse juridique me semblait peu approprié pour traiter d'une œuvre issue de trois années d'études marquées par les contestations, les carrés rouges et la répression policière. D'autant plus que les images à l'écran étaient floues et les personnages ainsi plus difficilement identifiables.

En 2015, des images floues à la télé, à l'ère des écrans plasma ! Tout un écart entre la réalité observable dehors et l'image qui la représente à l'écran. *Mind The Gap* titre l'artiste. « Attention à la marche », dit-on en français. Mais *gap* signifie aussi écart. « Voyez l'écart » pourrait-on paraphraser. Voyez l'écart entre la réalité visible et le flou artistique, c'est le cas de le dire, de son rendu à l'écran.

On se met donc à analyser le dispositif qui a réussi à créer cette étonnante distorsion. Où est la caméra ? Pourquoi cette œuvre en miroir au-dessus de l'écran, et du même format ? Et si tout ça se tenait, ensemble ? L'écran, le miroir, la caméra ? La caméra ? Elle est où, la caméra ? On regarde partout, notamment dans le coin en angle avec la grande porte, mais pas encore de caméra. On relaxe et on se change les idées en portant son regard vers l'œuvre en miroir. Qu'est-ce qu'on y voit ? Sans blague, la caméra ? La caméra dans les structures du plafond ! Mais qu'est-ce qu'elle fout dans le miroir, la caméra ? Mais, c'est qu'elle filme le miroir, la caméra ! Mais qu'est-ce qu'il lui montre, le miroir, à la caméra ? Nous, on ne peut pas voir, c'est trop haut. On ne peut que déduire, car il est légèrement en angle avec la grande porte béante où nous déambulions plus tôt.

Et là, on est saisi d'un grand tournis. Évidemment, comme dans toutes les expos d'art actuel, rien pour s'asseoir et recevoir le grand coup : la division de soi ! On est face à l'image de l'image de l'image de soi. Faisons simple : il y a soi devant soi. Du Romain Gary dont vous êtes le héros !

Donc, il y a soi. Il y a l'image de soi dans le miroir. Il y a ensuite l'image de soi dans le miroir saisie par la caméra. Et il y a, enfin, l'image de soi dans le miroir, saisie par la caméra et retransmise à l'écran, où on retrouve l'image de soi dans le miroir saisie par la caméra et retransmise à l'écran, où on se voit, flou, évanescent, voire autrement, dans une sorte de triplement de soi.

Pas mal mêlé avec soi-même. Attention à la marche !

Voilà une œuvre forte sur l'identité, sur l'image, sur les perceptions, sur les démesures, sur les dédoublements, sur les croisements, sur la vérité. Dans sa démarche, Delphine Hébert écrit : « Quand le réel, en différé, génère une fiction ou quand la fiction, le faux, devient vrai. »

Mais je n'avais pas tout vu. Je suis retourné voir l'œuvre le lendemain. La grande porte était fermée. Et surprise, dans un des carreaux, en angle avec le miroir, un gros X y était tracé. Il allait donc se retrouver presque au centre de l'écran. Ce que je constatai une fois rendu à l'intérieur. Je me rappelai la démarche de Delphine : « Je réfléchis et je construis mes œuvres de façon *in situ*. Elles tirent leur source du contexte... » Ce X était-il là au départ ? A-t-il été ajouté lors du développement de son œuvre ? Chose certaine, il faisait partie du champ de vision du projet final. Certainement pas pour signifier un vote quelconque. Probablement pour marquer une distance avec la réalité, pour peut-être même l'ignorer, l'oublier. Mettre un X là-dessus !

Décidément, Delphine Hébert a investi au maximum l'espace qu'on lui a attribué. Elle a atteint, avec brio, ce qu'elle appelle son désir de « re/dé/connexion ». Comprends-tu ça ?

Jean-Pierre Guay
26 mai 2015